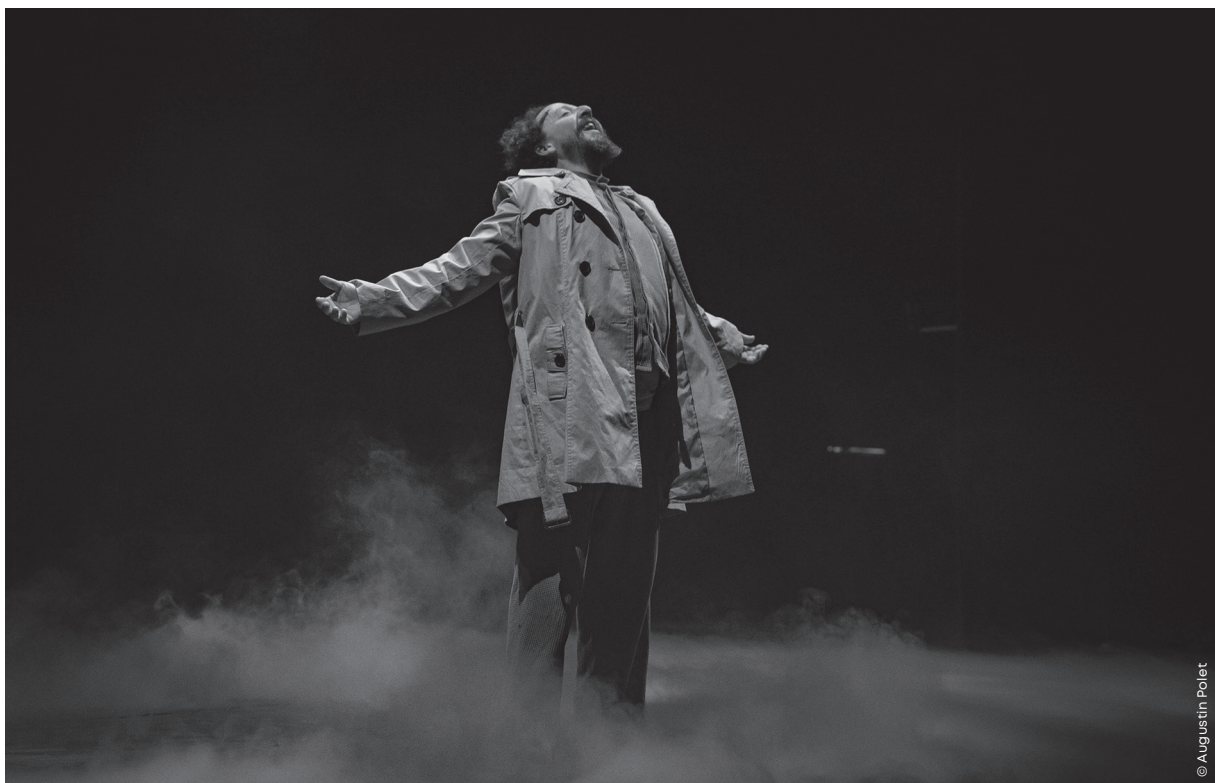

Rencontre

Faire corps entre théâtre et quartiers populaires

Comédien, metteur en scène, auteur, Mohamed Ouachen se définit lui-même comme « gramaturge » c'est-à-dire un dramaturge qui participe à l'émergence de nouveaux récits et de nouvelles grammaires sur scène. Rencontrer Mohamed Ouachen, fervent défenseur du théâtre avec et par les jeunes des quartiers, c'est se nourrir d'une vision qui entrecroise les regards culturels et invite chacun·e à interroger ses codes. Une vision nourrie par son parcours personnel.



Parcours d'un artiste Maroxellois

Mohamed Ouachen a fait son apparition sur la scène du théâtre jeune public en 2024 avec *Monsieur Méchant* ? de la compagnie Domya. Dans ce spectacle sans parole, le jeu physique du comédien se déployait pleinement. Ce jeu caractéristique de l'artiste s'est construit tout au long d'un parcours où combats et reconnaissance se côtoient, un parcours qui débute fin des années 80 à Laeken. Place Bockstaël, il danse le hip-hop avec des amis et à la maison de jeunes (MJ) Montana, il s'initie au théâtre et à la vidéo. Quand l'atelier théâtre finit par périlcliter faute de participant·es, l'animateur de la MJ lui conseille alors de s'inscrire à l'académie.

Arrive le début des années 90, période de révolte dans les quartiers populaires bruxellois, période où Mohamed va débiter sa carrière comme interprète d'abord dans *L'Opéra de quat'sous* de Brecht avec la Fondation Jacques Gueux et plus tard, avec la compagnie néerlandophone Dito'Dito. Cette expérience a profondément marqué l'artiste: «Dito'Dito a repensé le théâtre. En 92, au lendemain des révoltes, ils font un spectacle en néerlandais où ils font monter sur scène un groupe de rap francophone: Criminels Non Négligeables. C'est une révolution à l'époque car ils viennent proposer du théâtre social, revendicateur, décomplexé, en phase avec la réalité et en confrontation avec le théâtre dit d'élite. Dito'Dito se disait: on va créer une nouvelle manière de faire de la culture. On est minoritaires, on va se joindre aux minorités.»

C'est au sein de cette compagnie que Mohamed trouve sa place en 1996 en tant qu'artiste car non seulement les minorités sont bienvenues mais aussi, explique-t-il, parce que: «Les corps existent plus chez les néerlandophones à Bruxelles. Pour eux, la langue est secondaire et la mise en scène émerge du jeu. Elle part

de l'individu, de l'intériorité. Ça a été ça mon école. On laisse émerger les choses, tout comme aujourd'hui dans les ateliers théâtre.»

De ses débuts, l'artiste a gardé une constante: la volonté de s'inscrire dans un théâtre social qui s'adresse pleinement aux habitant·es des quartiers populaires. À la question, «Quelles envies t'animent aujourd'hui en tant qu'artiste?», il répond: «En tant que metteur en scène, ce qui m'intéresse, c'est de créer de nouvelles esthétiques qui émergent de personnes qui ne sont pas forcément comédiennes ou artistes. C'est comment l'histoire personnelle et individuelle peut faire émerger une esthétique et créer des

» Ce qui m'intéresse, c'est de créer de nouvelles esthétiques qui émergent de personnes qui ne sont pas forcément comédiennes ou artistes. C'est comment l'histoire personnelle et individuelle peut faire émerger une esthétique et créer des œuvres? »



QU'EST-CE QUE LA GRAMATURGIE ?

Artiste autodidacte, Mohamed Ouachen a ressenti le besoin à un moment donné de reprendre des études pour théoriser son parcours personnel. Lors de son Master en arts du spectacle à l'ULB, il a développé une réflexion sur les codes culturels en jeu dans les pratiques artistiques. De ces réflexions est né un mot: la gramaturgie. Ce mot, inventé pour répondre au besoin de faire naître d'autres récits, ceux des personnes invisibilisées, est né de la contraction des mots grammaire et dramaturgie.

La gramaturgie, Mohamed la définit comme: «l'intégration consciente et organique des grammaires culturelles des diasporas (gestes, langues, silences, habitus) dans la dramaturgie scénique, afin de produire un sens universel nouveau qui ne gomme pas les singularités mais les fait résonner.» Cette grammaire comprend donc la langue, les accents et l'ensemble de nos codes culturels que nous avons acquis ou hérités. C'est par exemple le cas de notre langage corporel auquel il nous est difficile d'échapper car nos corps se meuvent et réagissent différemment en fonction de notre culture. Pour Mohamed, cette prise de conscience des codes que nous véhiculons sans le savoir est essentielle notamment pour les personnes qui souhaitent développer des projets artistiques avec des jeunes de quartiers populaires, car pour lui il n'y a pas de doute: c'est en partant des identités et des grammaires personnelles que le théâtre pourra devenir accessible, inclusif et transformateur pour toutes.

« L'UNIVERSEL N'EST PAS UN JOKER »

Les créations de Mohamed Ouachen ou de compagnies comme Ras El Hanout ou Les Voyageurs sans Bagage sont parfois qualifiées de « théâtre communautaire ». Pourtant certains de leurs spectacles ont été programmés ces dernières années dans des institutions telles que le Théâtre National, le Rideau, l'Atelier 210, le Théâtre de Liège. Est-ce vraiment du théâtre communautaire ? Sur cette appellation, Mohamed Ouachen rebondit : « Les personnes qui parlent de théâtre communautaire ne peuvent pas vraiment définir ce que c'est. Pour elles, ce qui est communautaire, c'est ce qui leur est extérieur. C'est un parti pris et c'est une manière de refermer toutes les personnes du Sud. Je travaille avec des comédiens et comédiennes issu-e-s de l'immigration. Des jeunes, des moins jeunes. Dans des spectacles, on parle darija. On y fait des gestes des quartiers populaires et ça rit de choses que des gens issus de l'immigration comprennent plus vite. Est-ce du communautarisme ? Le communautarisme, c'est l'idée qu'une communauté se replie sur elle-même et refuse le dialogue. Dès qu'une personne racisée ose exister en groupe, on brandit l'épouvantail. Quand un public racisé vient voir un ou une artiste maghrébine, on crie au communautarisme. Cette accusation, c'est une façon

de dire "Restez chez vous, ne vous rassemblez pas". Seulement, quand les personnes qui parlent de communautarisme vont voir un spectacle de blancs et qu'il n'y a que des blancs dans la salle, elles ne se considèrent pas elles-mêmes comme communautaires. L'eurocentrisme, c'est du communautarisme. Des théâtres disent : "Nous on fait du théâtre universel, ça doit parler à tout le monde. On ne veut pas du communautaire." Si tu demandes c'est quoi l'universel pour toi ? Il n'y a pas de réponse mais l'universel n'est pas un joker. Si, à toi, ça ne te parle pas, c'est ton universel à toi que tu dois questionner. Qu'est-ce que l'on prétend être universel ? La scène est universelle. Le plateau de théâtre l'est aussi car il accueille les formes, les esthétiques et toutes les manières de raconter des histoires. C'est un espace laboratoire qui projette le monde comme on l'imagine, comme on l'invente, etc. Le plateau est universel alors que l'individu a son histoire et son habitus. »

En écho aux propos de Mohamed Ouachen, viennent ceux du philosophe Souleymane Bachir Diagne qui invite à repenser l'Universel et le distinguer de l'universalisme eurocentré : « Aucune région du monde ne peut à elle seule décréter ce qu'est l'universel, il nous faut le forger ensemble, même si penser l'humanité dans sa totalité est une tâche infiniment difficile et nécessite de recourir à une philosophie du décentrement. »³

œuvres ? C'est pour ça que j'aime encore beaucoup faire des ateliers théâtre parce que chez les jeunes, c'est très puissant et ça émerge directement.

En tant qu'acteur, c'est la grammaire corporelle qui m'intéresse beaucoup. Le corps permet d'apporter un langage puissant. À Paris, où je joue beaucoup, ils cherchent des caméléons, c'est-à-dire des corps qui peuvent jouer plusieurs personnages. À Bruxelles, c'est beaucoup le corps neutre qui est en scène. Jouer un personnage neutre, ça ne m'intéresse pas car je ne me sens pas libre en tant qu'acteur. »

Bien que souvent invisible sur la scène belge francophone, Mohamed Ouachen y est néanmoins hyper actif. Il signe de nombreuses mises en scène¹, anime des ateliers théâtre avec des publics de tout âge, écrit *Le petit Malik*, une pièce jeune public qu'il souhaite interpréter et participer aux réflexions et débats sur la diversité.

Penser la diversité au-delà de la façade

La question de la diversité est un long combat que Mohamed Ouachen

mène notamment à travers *Diversité sur Scènes*². Il a cofondé cette plateforme en 2010 pour rendre visible des artistes invisibilisé-e-s dans les médias. Pour lui, la question de la diversité est un serpent de mer qui se mord la queue. Il se souvient du premier plan d'action pour la diversité en 2004 dont l'objectif était de « faire bouger les mentalités, déconstruire les réflexes coloniaux très ancrés dans les pratiques culturelles ». S'il y a eu une prise de conscience sociale, la situation évolue peu. Ainsi, en 2020, Mohamed a signé une carte blanche pour réclamer des quotas dans les conseils d'administration

des institutions culturelles car: « Il y a la volonté de vouloir mettre en avant des personnes issues de l'immigration mais le mécanisme de programmation est biaisé, c'est toujours un milieu favorisé et eurocentré qui est au pouvoir. Aujourd'hui encore, dans de nombreux théâtres, on est dans une diversité de façade. Quand je vais au théâtre, ça me confirme que rien ne bouge. J'ai l'impression que l'on est toujours 40 ans en arrière. Les Noirs et les Arabes ont encore des rôles secondaires et très caricaturaux. Par exemple, récemment dans un spectacle, il y avait une personne racisée sur scène et cette personne jouait le rôle de la servante. Il y a là une projection de ce que des personnes eurocentrées connaissent par rapport à leurs codes. »

» Ce que veulent les lieux, ce sont des publics. À cet endroit-là, il y a une forme de conflit car ils veulent les publics populaires sans repenser la manière d'accueillir. »

Heureusement, ces dernières années, quelques lieux s'ouvrent à d'autres esthétiques et récits, favorisant ainsi l'émergence et la visibilité d'une nouvelle génération d'artistes issu-e-s de la diversité comme Ilias Mettoui ou Othmane Moumen. Néanmoins, pour Mohamed Ouachen, le travail des institutions culturelles doit se poursuivre et dépasser la scène: « Ce que veulent les lieux, ce sont des publics. À cet endroit-là, il y a une forme de conflit car ils veulent les publics populaires sans repenser la manière d'accueillir. Ils disent "Vous n'arrivez pas à l'heure, vous mettez les pieds sur les sièges..." Et même au niveau de la billetterie, quand un groupe de jeunes arrive,

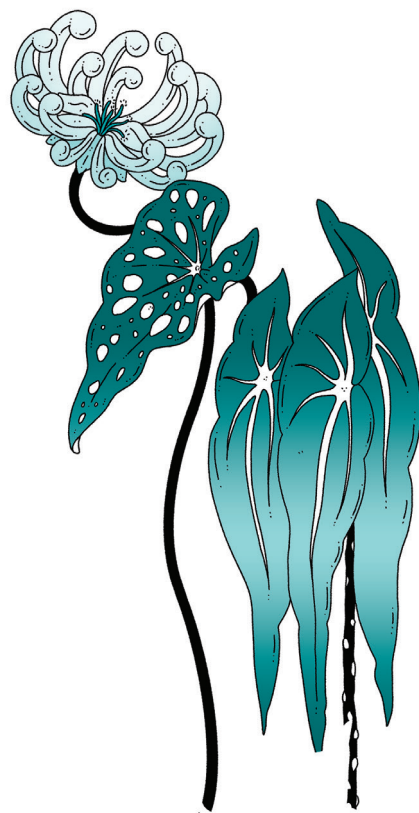
on sent tout de suite une tension. Ils ne le voient pas comme une opportunité. Les théâtres disent "On a envie de travailler avec les quartiers et avec les jeunes", c'est bien mais quel est le cadre proposé? Est-ce que tu leur imposes ton cadre ou tu peux le repenser? La plupart des théâtres n'intègrent que ceux qui acceptent leurs codes et rentrent dans le moule. »

Faire place à la jeunesse

Quand Mohamed Ouachen invite les institutions à repenser le cadre proposé, c'est concrètement ouvrir le dialogue et co-construire. Pour lui, un des exemples flagrants est la médiation qui se fait en sens unique car c'est autour d'un spectacle programmé que les publics sont rencontrés afin que la pièce proposée soit bien reçue. Or la médiation pourrait aussi être pensée dans l'autre sens, c'est-à-dire: rencontrer des groupes pour sonder les sujets qui leur parlent et ensuite réfléchir à une programmation.

Pour Mohamed, il faudrait même envisager d'aller plus loin encore et créer un collectif de jeunes programmeurices. Ce collectif pourrait se mettre en place tant dans un cadre scolaire que pour un quartier. Cette programmation permettrait alors peut-être de faire exister des œuvres jusqu'ici invisibles. Bien que conscient que « pour pouvoir faire exister des œuvres, il faut avoir des lieux », Mohamed se plaint à rêver à l'avènement d'un nouveau théâtre grâce aux quartiers populaires: « En France, dans le cinéma, il y a eu la Nouvelle Vague avec les enfants de bourgeois. Il pourrait y avoir l'émergence d'un nouveau genre surtout qu'au théâtre c'est plus facile d'inventer les genres. »

 **Hélène Hocquet**



- 1 Il a notamment mis en scène *Kheir Inch'Allah* de et avec Yousra Dahry, créé en 2023 au Rideau. Son prochain spectacle *Il était un foie de* et avec Sanae Jamaï est en production.
- 2 La plateforme *Diversité sur Scènes* fait la promotion des artistes représentatif-ve-s de la diversité culturelle bruxelloise via des vidéos où iels parlent de leur parcours, de culture, de leur rapport à Bruxelles. Elle participe également à des rencontres et débats sur la place des artistes issu-e-s de la diversité au sein des institutions culturelles.
- 3 Souleymane Bachir DIAGNE, 2024, *Universaliser. « L'humanité par les moyens d'humanité »*, Albin Michel



UNE BRÈVE PLONGÉE AUX CÔTÉS DE MOHAMED OUACHEN

J'ai ma manière de travailler qui est issue de mon parcours et qui est très fabriquée. À force de faire des ateliers, j'ai de quoi faire pendant plusieurs séances. Après, en fonction de ce qui se passe, je peux prendre d'autres directions. Il n'y a pas de recette. Écouter, c'est un bon point de départ. Il faut être très réceptif de ce qui émerge et ensuite rebondir dessus. Un atelier, c'est constamment rebondir.

Lundi, j'étais en atelier avec des enfants qui ont entre 6 et 11 ans. J'ai commencé par des jeux qui permettent de canaliser. À un moment donné deux filles dialoguaient entre elles. Je me suis dit: là, il y a un début d'impro et alors je les ai lancées en impro parce que les enfants ont des choses à se dire. C'était génial. Cet atelier, c'est, pour moi, un peu rentrer dans le monde des enfants avec une oreille attentive et construire un atelier avec leurs univers. C'est-à-dire que si je rends l'atelier sérieux, ça perd. Dans le brouhaha, on peut sortir quelque chose et ça prend directement. Après, c'est le chapeau du magicien. De manière générale, au départ, ce que je propose, c'est plus des exercices corporels, de la synchronisation, un travail sur le rythme, de la danse. Je demande aux participants et participantes de ramener de la musique, de danser, de swinguer. Il s'agit avant tout de dialoguer à travers le corps. C'est une première phase de rencontre avant d'utiliser les mots.

Une fois que la connexion est faite, je démarre sur les récits personnels en utilisant par exemple les objets qui représentent le passé, présent, futur. Ça crée un peu de matière pour pouvoir passer après à la phase d'écriture. Quand je suis en mise en scène, le texte va être lu et retravaillé. On va discuter. Les personnes avec qui je travaille, comme Yousra ou Sanae, disent « Avec Mohamed, on discute beaucoup ». Pour la mise en scène, il y a deux choses que je fais au moment de l'écriture, c'est d'une part: travailler la ligne du temps. C'est-à-dire où est-ce que tu te situes dans ta ligne du temps? Est-ce qu'il manque des moments? Et d'autre part: repérer les sujets qui reviennent dans le texte et constituent le fil rouge. Là, il s'agit de se mettre au clair sur le sujet qui émerge naturellement parce qu'il y a une différence entre le sujet dont tu veux parler, qui est plutôt dans le mental et le sujet qui est dans ton ventre. Dans tous les cas, en atelier ou en création, il faut être très réceptif et à l'écoute.